# LA NOTION DE CONTEXTE DANS L'ANALYSE SYNTAXIQUE DES PRODUCTIONS ORALES :
## EXEMPLES DES VERBES ACTIFS ET PASSIFS

**1.1.**

À l'occasion de recherches sur la syntaxe des constructions verbales dans les productions orales, nous avons rencontré un phénomène de "multi-formulations" d'un même verbe : les locuteurs enchaînent, dans une suite d'énoncés, des variations sur la construction d'un même verbe lexical. V. Lagae (1987) l'a observé pour les constructions verbales contenant un *se* :

> 1. on peut *le dessiner* ⊣ *ça se dessine* comme quand on dessine l'anse d'un panier (72, 7)

M. Blasco (1987) l'a observé pour les constructions passives :

> Pour peu que l'on dépasse les limites de la phrase traditionnelle, il apparaît un nombre important de productions orales composées d'une suite de formulations, à savoir la succession d'une forme active et d'une forme passive. (p. 15) :
>
> 2. *ça a été imprimé* comme ça *on a imprimé ça* (Astier 35, 7)
> 3. la pellicule *tu l'enroules* bon une fois que *c'est enroulé* tu l'enfermes dans la boîte (C24, 7, 15)

Ces successions d'énoncés comportant deux formulations d'un même verbe sont suffisamment fréquentes pour constituer un problème intéressant. Peut-on fournir une explication générale de ce phénomène ? Je passerai rapidement en revue quelques analyses possibles : on peut y voir un apport d'information sur le plan sémantique; sur le plan discursif, une caractéristique propre à l'oral; sur le plan énonciatif, une stratégie de désambiguïsation; mais c'est sur le plan proprement grammatical que l'explication me paraît la plus fructueuse, et c'est l'hypothèse d'explication grammaticale que je développerai le plus longuement.

**1.2.1.**

L'apport d'information est sensible dans certains cas bien délimités; par exemple, la succession ordonnée d'une forme active et d'une forme passive peut correspondre à un déroulement chronologique, comme dans l'exemple 3 :

3. *tu l'enroules* ... une fois que *c'est enroulé* ...

On interprète ici la suite actif/passif comme la succession de deux phases du même procès : première phase, «tu l'enroules»; deuxième phase, «c'est enroulé». Il s'agit d'un effet bien connu, et qu'on peut attribuer à un mécanisme élémentaire. Dans une analyse où il utilisait les théories de G. Guillaume, J. Stéfanini (1962) expliquait :

> *la maison est bâtie* équivaut à peu près à un parfait actif : *on a bâti la maison* [...] *Être bâti* note une subséquence de *bâtir* (pp. 478 et 483).

Dans la plupart de nos exemples, cette subséquence est soulignée par des indicateurs temporels qui explicitent le décalage chronologique : «une fois que, après, quand ...» :

3. tu l'enroules bon *une fois que* c'est enroulé ...
4. elle *l'imprègne* de salive bon alors *après* la boule *est bien imprégnée* alors elle la roule (FI Oc 28, 11)
5. vous *faites la forme du dessus quand* la forme *est faite* alors on incruste le filet (Roques 5, 7)

Si le verbe est de type statif, comme c'est le cas pour *priver*, l'effet de déroulement chronologique est très atténué :

6. on la prive complètement de nourriture oui elle est *complètement privée* de nourriture pendant tout ce temps (C.Z. 12, 1)

les processus temporels impliqués dans «on la prive» et «elle est privée» sont vus comme contemporains, et non successifs. On remarquera que le décalage chronologique, lorsqu'il se manifeste, ne peut pas être attribué spécifiquement aux constructions actives et passives en tant que telles, mais plutôt à la disposition d'une forme verbale sans auxiliaire ("forme tensive" disait G. Guillaume), suivie d'une forme avec auxiliaire ("extensive", selon G. Guillaume); c'est dans ce décalage des auxiliaires que réside l'effet de "subséquence". On le trouvera dans une suite faite d'un verbe actif sans auxiliaire et du même verbe actif pourvu d'un auxiliaire :

7. bon ensuite *tu poses la laine* sur -/- ton aiguille -/- voilà -/- voilà *tu l'as posée* (Tric 3, 16)

On trouve l'effet de subséquence dans une suite d'occurrences d'un verbe passif, avec un auxiliaire dans la deuxième occurrence :

8. on s'est dit cette fois *c'est fini* +/- et non *ça a pas été fini* (Troillet 7, 11)

On le rencontre aussi pour des verbes actifs intransitifs, dont l'auxiliaire d'aspect est *être*; en voici un exemple écrit, de H. Michaux :

9. «La marée mentale où s'élabore toute pensée *revient, est revenue*» (*Épreuves*, p. 16)

L'apport d'information chronologique n'est certainement pas une explication générale qu'on pourrait appliquer à tous nos exemples; dans une majorité de cas, les processus verbaux évoqués par les deux formulations de verbes sont interprétés comme contemporains l'un de l'autre :

1. on peut *le dessiner* [...] *ça se dessine* [...]
2. *ça a été imprimé* comme ça *on a imprimé ça.*

Ici, on ne peut pas faire état d'un apport d'information que fournirait la deuxième occurrence : les deux énoncés semblent être des paraphrases l'un de l'autre.

### 1.2.2.

On pourrait être tenté de voir dans ces successions de constructions une sorte de "reformulation paraphrastique" propre à l'oral de conversation (cf. E. Gülich et Th. Kotschi 1986). Dans la mesure où la différence de signification entre les deux tournures semble minime, on pourrait estimer qu'il s'agit de deux façons de "dire la même chose", comme dans les répétitions ou les reprises, fréquentes pour l'oral de conversation. J. Authier-Revuz (1987) parlerait sans doute ici de "formes de modalisation autonymiques" qui doublent, "au plan méta-énonciatif l'énonciation standard" (p. 100-101). Mais l'opération mise en jeu dans nos exemples n'est pas une opération lexicale : on y retrouve souvent les mêmes items lexicaux, aussi bien pour le verbe que pour les éléments qu'il construit. Cela interdit d'y voir une stratégie de reformulation analogue aux phénomènes de reformulation lexicale; et l'on voit difficilement comment le "méta-énonciatif" pourrait jouer ici entre l'actif et le passif.

Certains auteurs (H. Kleineidam et M. Vincent 1987) ont proposé de voir là un procédé pragmatique de cohérence textuelle; ils ont relevé dans la presse écrite des exemples qui ressemblent à ceux que nous examinons, du type :

> La police *a arrêté* tous les cambrioleurs; trois d'entre eux *ont été arrêtés* dans la nuit et les deux autres le matin.

Le passage de l'actif au passif, pour un même verbe lexical, constituerait un procédé commode pour maintenir le même verbe (et par là-même la

cohérence) sans pour autant le répéter sous la même forme (de façon à assurer la variété). Cette analyse semble très bien convenir aux exemples qu'ils ont recensés; mais pour les nôtres, elle convient moins bien. En effet, dans leurs exemples de presse, le verbe reste le même, mais les éléments lexicaux qui l'entourent changent, d'un énoncé à l'autre :

> la police a arrêté *tous les cambrioleurs ... trois d'entre eux* ont été arrêtés ...

Dans nos exemples, il arrive fréquemment que les éléments construits par le verbe restent identiques :

> *ça* a été imprimé / on a imprimé *ça*.

Quand tous les éléments sont à ce point similaires, on peut difficilement invoquer un principe de cohérence.

### 1.2.3.

Un autre principe discursif pourrait jouer dans certains de nos exemples : c'est celui de la répétition avec figure de symétrie inverse, comme on en trouve fréquemment dans les productions orales; nous en avons relevé quantité d'exemples, que nous avons classés dans la catégorie des "figures de chiasme" (Cl. Blanche-Benveniste *et alii*, 1979) :

10. *dans ton langage* tu le diras tu le diras *dans ton langage* (NFM 111, 13).

On a ici nettement une disposition de type : ab/ba.

11. *ça sera* la propriété *+/-* la propriété *ça sera* (CJM)
12. *un petit mouton* il va m'acheter il va m'acheter *un petit mouton* (D. Ag.)
13. je coupe *à cœur +/- à cœur* il coupe lui (JD 20 12 78).

La figure de chiasme se manifeste dans certaines des séquences que nous étudions :

14. vous faites *la forme du dessus* quand *la forme* est faite alors on incruste le filet (Roques 5, 7).

On a ici une disposition de type ab/ba :

> faire + «la forme» / «la forme» + faire (passif).

Lorsque nous avions commencé à faire le relevé de ces figures de chiasme, nous avions été frappés par l'effet rythmique qu'elles procurent, et nous étions tentés d'attribuer toutes ces figures à la manifestation d'un principe rythmique caractéristique des productions orales. Mais peu à peu, nous avons été amenés à trouver, au-delà du principe rythmique, des facteurs grammaticaux assez importants, et nous serons donc tentés d'en chercher ici également. Du reste, le principe rythmique ne peut pas expli-

quer tous nos exemples; il suffit que les termes construits par le verbe soient réalisés sous forme de pronoms clitiques, ou sous forme de "relatifs", à place préverbale, pour que cette figure disparaisse; ce serait le cas pour l'exemple précédent, si l'on avait :

vous *la faites* ... quand *elle est faite* ...

Ici le schéma n'est pas ab/ba, mais ab/ab :

la + faire / elle + faire (passif).

C'est ce qui se produit dans les exemples suivants :

15. *ça m'a choqué* oui *+/- j'ai vraiment été choqué* de voir ce cette chose (FI 28 87)
16. *c'est réfléchi* par un miroir à 45 degrés *qui réfléchit* (C82/3, 5, 4)

Le principe de la figure rythmique ne peut donc pas fournir une explication suffisamment générale.

### 1.2.4.

Le principe d'"approximation".

Dans leurs études sur le *se* et sur le passif, V. Laglae et M. Blasco ont proposé d'interpréter ces multi-formulations d'un même verbe comme l'un des procédés d'approximation des significations, bien identifiés dans les productions orales :

> [...] dans la langue orale, le locuteur ne parvient pas toujours à s'exprimer immédiatement de la façon qui lui convient le mieux. Il se sert alors de diverses approximations pour cerner le contenu exact de son discours.
>
> (V. Laglae, 1987, p. 4).
>
> Je serais tentée de soutenir, sans entrer dans le problème de l'intentionalité du locuteur, que l'emploi de cette double formulation ressemble à une méthode de recherche à rapprocher d'autres "stratégies" comme : «je veux dire», «attends», les hésitations, répétitions, ou tout simplement le recours aux paradigmes. (M. Blasco, 1987, p. 33).

La notion d'approximation nous a servi à expliquer des phénomènes d'apparentes "répétitions" ou "reprises", où le locuteur cerne, par plusieurs occurrences lexicales, la dénomination qu'il produit. Par exemple, on voit cette approximation lexicale dans la suite : «un cousin, un frère, un fils de mon oncle ... un cousin par alliance» :

17. moi je me souviens il y avait un cousin *+/-* euh un frère *+/-* euh un fils de mon oncle là enfin c'était un cousin par alliance (Baral 28, 5).
18. il y avait un tableau un *+/-* comment dire *sur le coin du buffet* là *sur le bord du buffet* (Bergo 17, 7).

À propos de l'approximation lexicale, M. N. Roubaud (1987) montre que le locuteur "tourne autour" d'une dénomination lexicale "idéale", qu'il ne peut atteindre qu'en la cernant par plusieurs lexicalisations :

> Ce à quoi réfère le message se situe dans un univers lexical où locuteur et auditeur accèdent, mais que nul ne parvient à réaliser vraiment lexicalement.(p. 214).

Dans le processus d'approximation lexicale, on voit qu'un même verbe peut construire successivement plusieurs lexèmes apparentés mais distincts, comme «à colorer» et «à retrouver la couleur» dans :

19. ça sert à colorer ça ça sert à retrouver la couleur (Edith 29, 3)

Avec les jeux d'actifs, passifs et formes en *se*, nous ne sommes pas dans le domaine lexical, mais dans le domaine proprement gramamtical de la morpho-syntaxe du verbe. Il est intéressant de voir si l'on peut appliquer, dans ce domaine, la notion d'approximation, qui représente un mécanisme fondamental de l'expression des locuteurs.

### 1.2.5.

L'hypothèse d'une explication par la grammaire vise à établir que les locuteurs, dans la succession forme active, forme passive et forme en *se*, nous offrent une portion du paradigme grammatical qui permet d'éclairer à la fois l'actif, le passif et la forme en *se*; en effet, l'interprétation par une valeur "passive" ne peut se faire, selon nous, que par la confrontation avec les autres constructions apparentées du même verbe. Les locuteurs vérifieraient, par cette confrontation entre plusieurs formulations, la valeur grammaticale du syntagme qu'ils produisent. Ils ne seraient pas nécessairement guidés par le besoin de désambiguïser leur discours, mais par le besoin de situer leur discours dans les possibilités grammaticales que nous propose la langue.

Je rappellerai brièvement la perspective théorique que nous avions adoptée dans *Pronom et Syntaxe* (Cl. Blanche-Benveniste, K. Van Den Eynde *et alii*, 1984) pour présenter la notion de "groupes de formulations".

## 2. LES GROUPES DE FORMULATIONS

Un "groupe de formulations" regroupe les différentes constructions apparentées d'un même verbe; d'une construction à l'autre, les relations entre le verbe et les différents termes qu'il construit restent les mêmes; mais les termes peuvent changer de composition et de position par rapport au verbe. Ainsi pour le verbe *répugner*, on peut regrouper deux formulations :

je répugne à faire ceci
faire ceci me répugne.

Les termes de la construction verbale sont d'une part *je/me* et d'autre part *faire ceci.* Dans chacune des formulations, ils occupent des positions différentes par rapport au verbe, et ils ont même des formes différentes :

j'*y* répugne (à faire ceci)
*cela* me répugne (de faire ceci).

Les termes conservent le même type de relation avec le verbe, bien que les deux formulations ne soient pas synonymes.

Les relations entre actif, passif et formes en *se* sont envisagées selon le même modèle; soit par exemple, pour le verbe *réfléchir* :

a. le miroir *réfléchit* l'image
b. l'image *est réfléchie* par le miroir
c. l'image *se réfléchit* dans le miroir.

Pour un verbe comme *étonner* :

a. ceci l'*étonne*
b. il *est étonné* de ceci
c. il *s'étonne* de ceci.

Pour un verbe comme *regarder,* on devra dégager au moins deux groupes de formulations :

I a. tous les gens te *regardent*
b. tu *es regardé* par tous les gens
II a. ceci te *regarde*
b. * tu *es regardé* par ceci.

Les regroupements de formulations ne sont pas généralisables pour tous les verbes, ni même pour tous les emplois d'un même verbe. M. Gross (1979) utilise le même type de regroupements; nous l'avons systématisé en développant la notion de "paradigme syntaxique".

Établir le groupe (ou les groupes) de formulations d'un verbe équivaut à dresser une sorte de paradigme syntaxique des constructions possibles du verbe. Un verbe ayant une formulation active qui s'oppose à une formulation passive n'a pas la même valeur d'"actif" qu'un verbe qui ne s'oppose à aucune formulation passive. L'appartenance à un groupe de formulations définit la valeur d'une construction verbale à la manière dont l'appartenance à un paradigme définit deux morphèmes *lui* distincts.

Il existe un *lui* qui s'oppose à *elle* dans :

je pense à *lui*
je pense à *elle*;

celui-ci est masculin, du fait de l'opposition paradigmatique. Il existe par ailleurs un autre *lui*, qui ne s'oppose pas à un pronom féminin, comme dans :

je *lui* parle;

celui-ci n'est pas masculin, par le fait qu'il n'entre pas dans une opposition paradigmatique avec un féminin; on peut dire qu'il est à la fois féminin et masculin, ou qu'il n'est ni l'un ni l'autre, selon le type d'analyse que l'on choisit. Mais comme il n'appartient pas au même paradigme que le premier, il ne peut pas avoir la même valeur de signification. On pose deux paradigmes différents :

| | |
|---|---|
| lui | lui |
| elle | — |

Les constructions verbales qu'on appelle habituellement "active" et "passive" sont tout aussi équivoques que la forme *lui*, si on les considère isolément, en dehors de toute affiliation paradigmatique. Prenons pour exemple la forme *être* + participe passé, avec le verbe *prendre* : *est pris*; une construction comme *il est pris* est susceptible de se trouver dans deux groupes de formulations différents :

| I | | II | |
|---|---|---|---|
| a. | il est pris | a. | il est pris |
| b. | on le prend | b. | — |
| c. | — | c. | il prend |

Sur le modèle de I, on aura par exemple :

20. le pli est pris
    on prend le pli.

Sur le modèle de II, on aura :

21. le ciment est pris
    * on prend le ciment
    le ciment prend

On ne peut parler de "passif" que pour «le pli est pris», avec le groupe de formulations I. Pour «le ciment est pris», il ne peut pas s'agir d'un passif, puisqu'il ne s'oppose pas à une formulation active correspondante; c'est une formulation qui note l'aspect accompli de *prendre*, comme dans :

22. c'est en train de *prendre* — — ça y est c'*est pris* (Edith 12, 8).

Il en va de même pour l'interprétation des constructions en *se*. Prenons l'exemple d'une formulation ambiguë :

23. la poussière se cache sous les meubles.

On dispose de deux interprétations pour *se cache*, selon qu'on l'affilie à un groupe de formulations ou à un autre :

I a. la poussière se cache sous les meubles
b. on cache la poussière sous les meubles
c. la poussière est cachée sous les meubles
II a. la poussière se cache sous les meubles
b.
c. la poussière est cachée sous les meubles.

Dans le groupe I, «se cache» est interprété comme un passif en *se,* avec la valeur "débitive", de portée générale, très particulière à ce tour (on doit cacher la poussière sous les meubles). Dans le groupe II, où il n'y a pas de rapprochement possible avec une formulation active, «se cache» peut être interprété avec une valeur de "*se* moyen" : la poussière, pernicieusement, se cache d'elle-même sous les meubles, sans que personne ne «*la* cache».

Le rapprochement opéré entre les formulations n'est pas une procédure automatique; il dépend étroitement des cas particuliers; une des principales difficultés pour en traiter vient de ce que les mêmes verbes («prendre», «cacher») rendent possibles plusieurs regroupements. Encore faut-il préciser qu'on ne prendra en compte que les regroupements "naturels". Je crois en effet qu'il y aurait un large consensus pour déclarer que certains rapprochements ne sont pas naturels, comme ceux-ci :

le ciment est pris / on prend le ciment
le fromage est fait à point / on fait le fromage à point
le lait est tourné / on tourne le lait.

Les rapprochements exploités dans les plaisanteries sont précisément "non naturels" :

la mer est démontée / on a démonté la mer
ce type est bien bâti / qui l'a si bien bâti ?
Pierre est verni / on l'a verni.

Le calembour naît du brouillage entre deux groupes de formulations, qui sont distincts dans l'usage "naturel". De nombreux jeux de mots (il en sera question plus loin) reposent sur des infractions de ce type aux regroupements les plus "naturels".

Dans la perspective d'une analyse par groupes de formulations, les valeurs d'actif, de passif et de tournures en *se* se définissent les unes par rapport aux autres, dans une relation paradigmatique d'opposition. Aucune n'est la source de l'autre. Nous posons une relation non transformationnelle entre les formulations.

Il en résulte qu'il est impossible de déclarer passive, sans autre examen, une formule constituée par «être» et un participe passé; elle n'est "pas-

sive" que si elle peut être naturellement couplée avec une tournure de type "sujet + verbe + complément" qui lui correspond.

Dans notre exposé théorique, nous avions présenté les groupes de formulations comme des regroupements potentiels, de type paradigmatique; nous laissions entrevoir que chacun des locuteurs peut faire recours à ces regroupements, comme on fait appel à toute forme de paradigme, pour mieux identifier la valeur d'une formulation. Cela se produit souvent pour les emplois un peu techniques qui ne sont pas connus de tous. Ainsi, un énoncé comme :

24. la voile *est affalée*

est compris, par tous les familiers des termes de technique nautique, comme une formulation qui appartient au même groupe que :

25. on *affale la voile.*

C'est un regroupement paradigmatique que doit apprendre le néophyte s'il ne connaît que :

il *s'affale* dans le fauteuil
il *est affalé* dans le fauteuil
* on l'affale dans le fauteuil.

Nous n'avions pas envisagé de décrire ces groupes de formulations dans une réalisation syntagmatique effective, où les différentes formulations seraient en quelque sorte "étalées" les unes à côté des autres. Or les productions orales nous fournissent des exemples où l'on voit deux formulations "étalées" l'une après l'autre. Devant de tels exemples, nous faisons l'hypothèse que les productions orales nous fournissent des indices sur l'appartenance paradigmatique des constructions verbales. Il y aurait là des indications proprement grammaticales, concernant l'interprétation des formulations verbales, et pas seulement des indices de stratégies discursives.

## 3. LES RAPPROCHEMENTS OPÉRÉS DANS LES PRODUCTIONS ORALES

### 3.1. ENTRE ACTIF ET PASSIF

#### 3.1.1. Le passif est donné en premier

26. ça a été imprimé comme ça on a imprimé ça (Astier 35, 7)
27. les roues sont déjà mises dans le fer ou il faut les mettre toi-même (C24, 8, 3)
28. c'est réfléchi par un miroir à 45 degrés qui réfléchit (C82/3, 5, 4)

29. le rocher est usé par une sorte de meule qui l'use pour faciliter le passage (FI 11, 86).

Le passif est vu comme tel par l'effet de l'actif qui le suit. En tout premier lieu, il faut noter que cela permet de choisir une interprétation comme forme verbale, et non comme adjectif. En particulier, pour l'exemple du rocher qui «est usé», il pourrait s'agir d'un emploi adjectival, comme dans :

> le rocher est usé et dangereux.

Ici, «est usé» est rapproché de «une sorte de meule qui l'use», et ceci lui donne d'emblée une interprétation de participe verbal.

D'autre part, le passif, à l'état isolé, pourrait être interprété soit comme un résultat, soit comme un processus en cours de déroulement. Rappelons ce que disait J. Stéfanini de la valeur unique du passif et de ses différents effets dans le discours :

> La forme dite passive peut jouer plusieurs rôles. Elle marque notamment tantôt un état «la maison est bâtie»; tantôt une action envisagée du point de vue du patient, un procès purement passif, «il est grondé par son père; la maison est bâtie par de bons maçons» (p. 477).
>
> *Être* ne peut noter que l'entrée en détension, sans préciser si cette détension est ou non complète. Considérons les deux cas où les maçons bâtissent et ont bâti : dans les deux cas, la maison est *bâtie* [...] Seul le contexte dira si la construction est faite totalement ou partiellement. (p. 482).

Le "contexte" qui est invoqué ici nous semble être bien représenté par les multi-formulations des productions orales.

«Ça a été imprimé comme ça» pourrait, à l'état isolé, être vu comme un résultat : voici le résultat de l'impression; mais le couplage avec «on a imprimé ça» (qui comporte le même aspect verbal d'accompli) le fait interpréter comme un processus. De la même façon, «c'est réfléchi par un miroir» est interprété comme un processus en cours de déroulement, par la présence de «un miroir qui réfléchit». Notons que dans cet exemple, il s'agit de présents inaccomplis, «est réfléchi», «réfléchit», sans auxiliaires d'aspect; nous ne les avons rencontrés que dans les descriptions d'expériences, recettes, lois de fonctionnements ou explications techniques, où il s'agit de cas pris comme exemplaires au cours d'une démonstration *in praesentia*; dans les récits où il s'agit de cas particuliers, ces formulations sont généralement données à l'aspect accompli : «ça a été imprimé, on a imprimé ça».

### 3.1.2. L'actif est donné en premier

30. la pellicule *tu l'enroules* bon une fois que *c'est enroulé* tu l'enfermes dans la boîte (C24, 7, 15)
31. *ça m'a choqué* oui *+/- j'ai vraiment été choqué* de de voir ce cette chose (FI 28, 87)
32. *aucun Allemand m'a arrêtée j'ai toujours été arrêtée* par les Français (Albert 10, 13)
33. et puis voilà je suis allée chercher le linge je l'ai mis à bouillir après *je l'ai étendu* et puis *ça a été étendu* c'était comme il faut (Loufrani, 1)
34. *on l'a commencé* ce chantier *il a même été commencé* très ra très rapidement (C1X 28, 87)
35. pensez *qui a fait ça +/- cette maison a été faite* en quatre fois (Timhad 40, 15)
36. *on la prive* complètement de nourriture oui *elle est complètement privée* de nourriture pendant tout ce temps (CZ 12, 1)
37. *elle l'imprègne* de salive bon alors après *la boule est bien imprégnée* alors elle la roule (FI Oc 28, 11)
38. *vous faites* la forme du dessus quand la forme *est faite* alors on incruste le filet (Roques 5, 7)
39. *on fait* la forme quand la forme *est coupée* [...] (Roques 2, 14)
40. *on le broie* dans cet appareil et quand *il a été broyé* on le verse dans une cuve (FC 12, 7)

Dans les exemples 30, 33, 37, 38, 39 et 40, où figurent des indicateurs temporels, la succession actif/passif donne l'effet de décalage chronologique dont il a déjà été question; cet effet est particulièrement net pour l'exemple 33 :

> je l'ai étendu et puis ça a été étendu,

sans doute pour la raison que les deux énoncés ici sont sur le même plan : aucun n'est associé à un verbe, ni régi par un autre verbe, de sorte qu'il ne reste que l'effet pur de la succession. Pour les verbes "statifs" comme «choquer», «priver» (31, 36), il n'y a pas d'effet de décalage chronologique. Avec un auxiliaire d'aspect accompli, comme en 32 et 35 :

> aucun m'a arrêtée ... j'ai été arrêtée
> qui a fait ça ... cette maison a été faite,

l'effet chronologique ne joue pas non plus.

Dans l'ensemble de ces exemples, la confrontation entre l'actif et le passif semble avoir pour effet de parcourir la relation indiquée par le verbe dans deux sens différents, comme pour mieux en cerner les limites; c'est particulièrement net en l'absence d'effet chronologique, comme pour :

> on la prive complètement / elle est complètement privée.

### 3.1.3. Le participe passé et l'adjectif

M. Blasco a trouvé quelques exemples où *être* + participe est enchaîné avec un adjectif, comme dans ce dialogue :

41. — le miroir est tourné
— il est oblique (MB)

Par ce rapprochement, le participe est traité comme un adjectif; il est "débranché" de toute affiliation à un groupe de formulations verbales, comme ce serait le cas, sans qu'il soit même nécessaire de fournir un adjectif, pour : «la mer est salée».

## 3.2. LES RAPPROCHEMENTS POUR LES CONSTRUCTIONS EN *SE*

J. Stéfanini avait longuement développé cette idée selon laquelle la construction en *se* est à la fois unique en langue, et capable d'effets divers dans le dsicours :

> Disons que *battre*, à la voix pronominale, marque seulement en langue que le sujet donne des coups et en reçoit, qu'il est en même temps agent et patient. Dans le discours, suivant le contexte, *se battre* exprimera la réflexivité : «il se bat» (d'un ascète se flagellant); la réciprocité : «ils se battent» (entre eux); le "moyen" : «ils se battent contre l'ennemi»; le passif : «les cartes se battent avant chaque donne». (p. 106).

Lorsque la construction en *se* est rapprochée d'une construction active, ou d'une passive, cela permet de délimiter très précisément l'interprétation qui en est faite.

### 3.2.1. La construction en *se* est donnée en premier

42. alors *ça se dissout* à l'alcool alors il y a plusieurs moyens il y en a qui *dissolvent* cette résine à l'alcool (Lu 25, 7)

«Ça se dissout» aurait pu laisser croire à un emploi de *se* moyen : ça se dissout de soi-même; couplé avec l'actif, «il y en a qui dissolvent», c'est nécessairement une valeur de passif.

### 3.2.2. Actif, puis construction en *se*

43. on peut *le dessiner ça se dessine* comme quand on dessine l'anse d'un panier (FM 2, 7)
44. cette Auvergne comment voulez-vous que *je la définisse* en trois douzaines de mots *ça ne se définit pas* (Tro 11, 27)
45. *elle me disait* circule virgule ou je t'apostrophe *ça ne se dit plus* (AP 141, 11).

La construction en *se* a ici une valeur de passif; il semble que, lorsque l'actif vient en premier, cela fasse ressortir un contraste entre la valeur générale que donne ce passif en *se* et l'intervention des personnes mentionnées comme sujets particuliers dans la forme active : «on, je, elle».

### 3.2.3. *Être* + participe, puis construction en *se*

46. nous nous apercevons que *-/- le son est modifié* c'est-à-dire que le son que nous entendons *se modifie* (A. Riedel FI 19, 12)

C'est dans ce genre d'exemples seulement que nous trouvons des indications de "reprise" de l'énoncé, ici au moyen de «c'est-à-dire». Le passif qui est fourni en premier lieu, «est modifié», laisse entrevoir la possibilité d'un effet résultatif : le son se trouve modifié par une intervention; l'intervention de la forme en *se*, avec l'indice explicite de "reprise", implique plutôt un passif en cours de déroulement, et éventuellement une indication visant à montrer que la modification pouvait survenir sans agent extérieur. Ici les deux formulations semblent s'opposer l'une à l'autre. J. Stéfanini avait trouvé des exemples écrits dans lesquels la même opposition subtile est à l'œuvre, comme celui-ci, de Alain :

47. [...] «il est ennuyé; on ne peut pas dire qu'il s'ennuie; admirez la force de l'expression» (cité par J. Stéfanini, p. 117).

### 3.2.4. Les constructions en *se* isolées

V. Lagae avait observé que certains verbes apparaissaient seulement dans une formulation en *se*, et qu'il semblait difficile de leur en donner une autre; c'est le cas en particulier pour le verbe *traduire* dans un exemple comme :

48. le plan de réduction des effectifs *ne se traduira pas* par des licenciements secs (LM 29)

On imaginerait mal une autre formulation du type :

des licenciements ont traduit le plan
le plan a été traduit par des licenciements.

Cela indique peut-être que «se traduire par» est devenu, dans l'usage actuel, un verbe à valeur de "moyen", débranché de toute autre formulation. Le «plan de réduction» se traduirait ainsi de lui-même, sans intervention extérieure susceptible de lui fournir un sujet dans une formulation active.

### 3.3. RÉCAPITULATIF

Quel que soit l'ordre dans lequel se succèdent ces formulations, elles s'éclairent mutuellement : que l'actif vienne après ou avant le passif, l'effet de repérage de l'un par rapport à l'autre est similaire.

L'éclairage ne porte pas seulement sur les formes qu'on pourrait croire ambiguës "par nature", comme les constructions en *être* ou en *se*; l'actif lui-même prend sa signification en fonction de ces couplages. Par exemple, pour l'emploi actif dans :

la pellicule *tu l'enroules* [...]

on pourrait facilement avoir une interprétation non perfective : tu l'enroules un peu. La présence du passif qui suit :

une fois que *c'est enroulé*,

oblige à prendre le verbe avec une signification qui implique un point de perfectivation : tu l'enroules jusqu'au bout.

Dans tous ces exemples, il semble qu'il ne s'agit pas de procédés de désambiguïsation, au sens où l'on entend habituellement : malentendus entre locuteurs, auto-correction apportée par un locuteur, ou réparation d'une "erreur". Le procédé est moins étroitement fonctionnel que cela. Du reste, un observateur attentif comme S.A. Schegloff (1987) a bien montré que ce genre de procédé ne correspond pas nécessairement à une opération fonctionnelle du point de vue de la communication.

L'opération qui se manifeste dans nos exemples consiste à ajuster l'activité de discours aux valeurs que la grammaire peut donner aux constructions verbales; les portions de paradigmes syntaxiques qui sont ainsi fournies semblent contribuer à situer l'interprétation parmi les potentialités de la langue.

## 4. EXEMPLES DE JEUX SUR LES AFFILIATIONS PARADIGMATIQUES

Il existe beaucoup de plaisanteries qui reposent sur des infractions aux regroupements de formulations naturels. Si ces plaisanteries fonctionnent bien, c'est sans doute que le mécanisme des groupes de formulations est très solide et que les infractions sont vite décodées comme telles. Un exemple célèbre, c'est celui que produit M. Pagnol dans *Marius* :

48. «Tu me fends le cœur. Je ne plaisante pas, j'ai le cœur fendu par toi».

L'emploi métaphorique de «tu me fends le cœur» forme une sorte de locution dans laquelle on ne peut rien modifier; on ne peut même pas dire, avec un pronom : «tu me le fends». Il est impossible de la rapprocher d'une formulation passive, sur le modèle de :

49. j'ai fendu le bois / le bois est fendu.

L'infraction est visible; c'est la rupture d'une convention qui régit le rapprochement des formulations verbales.

On trouve des plaisanteries de ce genre dans les recueils d'histoires drôles (souvent histoires de mauvais goût). Dans la suivante, il s'agit d'un jeune noir qui est supposé raconter son voyage aux États-Unis :

50. aux chutes du Niagara ⊣ *ce qui m'a frappé* ce qui m'a frappé c'était surtout le vacarme assourdissant ⊣ et puis ces immenses gerbes d'eau ⊣ *ça m'a frappé* – – et l'Alabama ⊣ ben l'Alabama c'est l'endroit où *j'ai été le plus frappé* (DeCormis 41, 2)

Le calembour ne repose pas sur une formulation explicite; on pourrait très bien prendre le passif «j'ai été le plus frappé» comme une formulation correspondante à «ça m'a frappé»; mais la mention de «l'Alabama» oriente vers une autre formulation active, où il ne s'agit pas de «ça me frappe», mais de «on me frappe» :

ça m'a frappé / j'en ai été frappé
on m'a frappé / j'ai été frappé par eux.

Les glissements entre groupes de formulations sont souvent de cet ordre. Dans l'histoire suivante, tout repose sur une formulation qui est à peine esquissée :

51. c'est un: un gars qui est: pilote dans l'armée de l'air [...] il dit à son père ⊣ le plus dur c'est *pour décoller* ⊣ et sa mère [...] tu as essayé avec de l'eau chaude (DeCormis 104, 1).

Après la formulation active «pour décoller», le verbe n'est même pas repris dans le discours de la mère; mais il suffit d'un complément comme «avec de l'eau chaude» pour suggérer un autre verbe actif que le «décoller» des pilotes : «décoller quelque chose avec quelque chose».

On trouve ces plaisanteries dans tous les genres, aussi bien à l'écrit qu'à l'oral. Lorsque *Le Canard Enchaîné* annonce, à la fin de l'année 1987, un album de dessins qui raconte en dessins l'année écoulée, il l'intitule :

52. Une année qui se dessine bien.

Ici, deux groupes de formulations entrent en collision :

I a. l'avenir se dessine bien
b. * on dessine bien l'avenir.
c. * l'avenir est bien dessiné;

il s'agit d'un emploi de *se* moyen, dont la signification est toujours orientée vers le futur.

II a. l'année se dessine bien
b. on a dessiné l'année 1987
c. l'année 1987 est bien dessinée;

avec ce deuxième groupe de formulations, il s'agit d'un *se* passif. Un écrivain comme E. Eydoux joue sur les deux significations possibles de «la poésie ne se vend pas» :

53. La poésie, ça ne se vend pas. On vend du poivre et de la canelle, des clous de girofle, mais la poésie ça ne se vend pas ... Le français étant une langue difficile et riche, je lui aurais expliqué que les deux sens sont vrais. (*Süsskind*, p. 21)

Il arrive que les locuteurs produisent des sortes de collisions entre groupes de formulations sans qu'on y perçoive une intention de plaisanterie, et que cela provoque une suite d'énoncés un peu bizarres; c'est ce qui me semble se passer dans l'exemple suivant. Il s'agit d'une jeune femme qui se demande comment elle va sortir d'un endroit incommode où elle est enfermée. Elle utilise le verbe *sortir* intransitif, dont la forme d'accompli est «je suis sortie» :

I a. je sors / je suis sortie.

Ses interlocuteurs utilisent un verbe *sortir* transitif, doté d'un passif, dont les formes d'accompli sont : «on t'a sortie, tu as été sortie» :

II a. on te sort / on t'as sortie
b. tu es sortie / tu as été sortie

54. – moi je suis curieuse de savoir +/– comment, quand +/– *je vais sortir* surtout
– /non, ah/ mais t'inquiète pas *on va te sortir* [...]
– bon *tu es sortie* très bien (Edith).

Avec le «tu es sortie» final, on ne sait pas s'il s'agit du premier groupe de formulations (sens actif accompli) ou du deuxième (sens passif inaccompli). Aucun des interlocuteurs ne manifeste qu'il s'agit d'une plaisanterie.

## 5. LA NOTION DE CONTEXTE

Les jeux montrent bien comment les locuteurs peuvent miser sur un indice apparemment léger pour aiguiller l'interprétation vers un mélange de groupes de formulations, même lorsqu'on dispose par ailleurs d'interprétations très raisonnables. Ce jeu se déroule en dehors de ce qu'on appelle habituellement les stratégies discursives; il ne fournit pas des pro-

cédés de désambiguïsation; bien au contraire, il exploite l'ambiguïté des constructions polyvalentes !

C'est un argument de plus pour proposer de voir dans les multi-formulations, non pas un procédé discursif mais un moyen grammatical qui peut servir à des fins très diverses.

Les successions de formulations actives, passives en *se* agissent comme des échantillons de regroupements paradigmatiques. C'est ce regroupement paradigmatique qui, projeté dans une réalisation syntagmatique, produit des "contextes" éclairants. Le passif, l'actif et la tournure en *se* se servent mutuellement de contexte.

Il serait utile de vérifier, dans d'autres secteurs de la grammaire, la validité de cette hypothèse, et l'intérêt de la notion de contexte esquissée ici, qui est fondée sur la projection d'indications paradigmatiques. Cela pourrait fournir d'utiles précisions à cette notion de "contexte", dont certains linguistes se plaignent qu'on l'utilise sans suffisamment la définir (par exemple D. Schiffrin, 1987).

Cette notion de contexte implique que, pour toute étude des constructions verbales appliquée à des textes (productions orales ou écrites), il est nécessaire de prendre en charge un morceau de texte assez large : il arrive souvent que la formulation étudiée trouve une formulation apparentée très loin avant ou très loin après dans le déroulement du discours; en voici un exemple :

> 55. c'est vrai que il y a des choses que: il: il faut: euh ff comment je pourrais te dire ça – – *il faut revendiquer* plus fort que certaines choses +/ mais enfin +/ il faut pas laisser les autres choses aussi +/ à de côté mais il y a des choses qui doi qui *doivent se revendiquer* plus fort +/ voilà +/ (Navale 53, 12-54, 2).

On doit être très prudent sur tout calcul concernant la taille d'un "contexte utile"; pour ces exemples, on ne peut pas définir le contexte utile en termes de quantité de lignes de transcription, comme trois lignes avant et trois lignes après. Le contexte utile ne se laisse pas mesurer par une quantification spatiale ou temporelle de ce genre. Il faudra prévoir d'étudier, pour la moindre tournure verbale considérée, des "espaces de textes" très étendus.

**Claire BLANCHE-BENVENISTE**

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

AUTHIER-REVUZ, Jacqueline (1987), "L'auto-représentation opacifiante du dire dans certaines formes de 'couplage'", *DRLAV* n° 36-37, pp. 55-103.

BLANCHE-BENVENISTE, Claire (1977), "L'un chasse l'autre : le domaine des auxiliaires", *Recherches sur le français parlé*, n° 1, pp. 100-148.

BLANCHE-BENVENISTE Cl., DEULOFEU J., DURAND J., GIACOMI A., LOUFRANI C., MEZIANE B. et PAZERY N. (1979), "Des grilles pour le français parlé", *Recherches sur le français parlé*, n° 2, pp. 169-206.

BLANCHE-BENVENISTE Cl., DEULOFEU J., STÉFANINI J. et VAN DEN EYNDE K. (1984), *Pronom et Syntaxe. L'approche pronominale et son application au fançais*, Paris, SELAF (réédition en 1987).

BLASCO, Mylène (1987), "Description de l'utilisation du passif dans un corpus de langue parlée", mémoire de maîtrise, Département de linguistique française, Université de Provence.

DEBARD, Serge (1975), "À propos de l'attribut", mémoire de maîtrise, Département de linguistique française, Université de Provence.

EYDOUX, Emmanuel (1987), *Süsskind von Trimberg, troubadour juif du Moyen Âge*, Dossiers d'Aquitaine et d'ailleurs, Bordeaux.

GROSS, Maurice (1979), *Méthodes en syntaxe*, Paris, Herman.

GÜLICH, Elisabeth et KOTSCHI, Thomas (1986), "Reformulierungshandlungen als Mittel der Textkonstitution. Untersuchungen zu französischen Textnaus mündlicher Kommunikation", in V. NOTSCH (ed.), *Satz, Text, Sprachliche Handlung*, Berlin, Akademieverlag.

KLEINEIDAN, H. und VINCENT, N. (1987), *Praxis der französischen Gramamtik*, Übungen für Fortgeschrittene, Hucler, Ismaning.

LAGAE, Véronique, "Les constructions avec *se* de formulation", mémoire de D.E.A., Département de linguistique française, Université de Provence.

MICHAUX, Henri (1966), *Les grandes Épreuves de l'esprit*, Paris, Gallimard.

ROUBAUD, Marie-Noëlle (1987), "L'approximation lexicale", mémoire de maîtrise, Département de linguistique française, Université de Provence.

SCHEGLOFF, E.A., "Misunderstanding in Talk", *Linguistics* 25 (1987), pp. 201-218.

SCHIFFRIN, Deborah (1987), "Discovering the Context of an Utterance", *Linguistics*, 25-1 (287), pp. 11-32.

STÉFANINI, Jean (1962), *La Voix pronominale en ancien et en moyen français*, Gap, imp. Louis Jean, Université de Paris.